

Sans amarres ni repères

*Le village planétaire ne peut se passer
d'un minimum d'ambitions communes*

par André Fontaine

Un qui retarde un peu, à moins qu'il n'ait voulu manifester son sens de l'humour (noir), c'est l'ancien ministre des affaires étrangères de Gorbatchev, devenu aujourd'hui le maître de son pays natal, le même que celui de Staline. Après avoir dénoncé le « *complot des forces réactionnaires russes* » qui encouragent, selon lui, le séparatisme abkhaze, et salué en l'OTAN une « *grande force de stabilisation* », Edouard Chevardnadze a affirmé que la Géorgie « *apporterait sa contribution au nouvel ordre mondial qui est en train de se mettre en place* » (1).

La Géorgie en question est à feu et à sang. Quant à l'« *ordre mondial* » dont George Bush avait prophétisé, au lendemain de la guerre

du Golfe, l'imminent avènement sous la houlette américaine, il est, dans la campagne électorale en cours, aux abonnés absents. Le successeur de Reagan doit se mordre les doigts d'avoir cru que le succès de sa politique étrangère suffirait à assurer sa reconduction dans un fauteuil : une majorité de ses compatriotes s'apprêtent aujourd'hui à voter non pas tant pour un Clinton ou un Perot dont beaucoup ne prennent pas les promesses pour argent comptant que contre un homme coupable, à leurs yeux, de s'être moins intéressé à leurs problèmes qu'à ceux de la planète.

Passé encore si celle-ci, grâce à lui, se portait mieux ! Dieu sait malheureusement que ce n'est pas le cas.

Lire la suite page 4

(1) Dépêche AFP du 5 octobre.

Des espions russes au cœur du secret nucléaire français

Lire page 14 l'article de ERICH INCIYAN

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 8 DH ; Tunisie, 750 m. ; Allemagne, 2,50 DM ; A.G.-B., 85 p. ; Grèce, 220 DR ; Irlande, 1,20 £ ; Italie, 2 200 L ; Luxembourg, 42 FL ; Norvège, 14

Sans amarres ni repères

Suite de la première page

On ne compte plus les lieux où, parfois sans même savoir pourquoi, on s'étripe quotidiennement. Les mêmes agriculteurs français ont du mal à comprendre qu'on les invite à mettre leurs terres en jachère alors que la TV leur sert chaque soir des images de famine. Les monnaies sortent à peine d'un nouveau maelstrom. La pompe de la croissance et de la prospérité est presque partout désamorcée : même en Allemagne, même au Japon. On pourrait longtemps poursuivre la funèbre litanie, que le *Wall Street Journal* résume d'un néologisme « globosclérose ». Mais l'explication ? Avant même ces derniers développements, Ramses en avançait une dans le titre de sa synthèse annuelle : le monde est « sans amarres » (2).

Mort des idéologies ?

Sans amarres, ou sans repères ? Comment jeter l'amarre quand on cherche en vain à quoi l'accrocher ? Du temps des guerres mondiales, de la guerre froide, de la décolonisation, on savait au moins à quel saint se vouer : dans les deux camps, le gros des combattants était convaincu de défendre le Bien contre le Mal. La force militaire était au service d'une idéologie manichéenne, et la peur du gendarme limitait les occasions de s'entre-tuer. L'ordre y gagnait ce qu'y perdaient la liberté et l'esprit critique.

Maintenant qu'il n'y a plus d'URSS, que nombre de PC ont abjuré le marxisme-léninisme et que la Chine elle-même a entrepris de réconcilier le communisme, non certes avec la démocratie, mais avec le capitalisme, l'une des deux idéologies universalistes en présence a manifestement atteint, malgré la persistance de quelques anachronismes, le stade terminal. Un Alexandre Yakovlev, qui fut le bras droit de Gorbatchev, n'hésitait pas à dire l'autre jour à Paris qu'en relisant Marx il n'y avait pas trouvé un jugement ou une prévision que l'événement ait corroboré. Comme quoi il n'est rien de plus facile que de passer d'un excès dans l'autre... De là à conclure à la mort des idéologies en général, il y a un pas que bien des bons esprits se croient autorisés à franchir. Il est pourtant difficile de les suivre. Qu'on emploie le mot au sens marxien, repris par Bernard-Henri Lévy dans son *Idéologie française* : « Tout ce que chaque époque affirme et s'imaginer à son propre sujet » (3) : à ce compte-là, tout peuple secrète à tout moment son idéologie, aussi sûrement que M. Jourdain fabriquait de la prose. Ou que l'on retienne la définition « par extension » du Robert : « système d'idées, philosophie du monde et de la vie ».

Loin en effet de déboucher sur le refus de toute idéologie, l'abjuration du communisme par les sociétés de l'Est a entraîné leur conversion, au moins provisoire, à une autre. Laquelle ? A en croire l'universitaire américain Stanley Hoffmann, qui bien entendu s'en désole, « la seule idéologie globale ayant survécu à l'effondrement du communisme est le nationalisme » (4).

Est-ce si sûr ? Il fallait la naïve prétention de Marx et d'Engels

pour croire, comme ils l'ont écrit dans le *Manifeste*, que « du jour où tombe l'antagonisme des classes à l'intérieur de la nation, tombe également l'antagonisme des nations entre elles ». Comme le répétait, notamment, le général de Gaulle, les idéologies passent et les nations restent. A tel point qu'on en a vu renaître après des décennies, voire des siècles, d'oppression assimilatrice. Mais éprouver fortement le sentiment de son appartenance nationale ne signifie pas nécessairement verser dans le nationalisme, hérésie condamnée non seulement par l'Eglise catholique, mais par Einstein, qui y voyait une « maladie infantile, la rougeole de l'humanité ».

A de navrantes exceptions près, notamment dans l'ex-Yougoslavie et l'ex-URSS, le nationalisme est surtout le fait, au moins jusqu'à présent, de groupes bruyants certes, et n'hésitant pas, trop souvent, à recourir à la violence, mais en tout état de cause minoritaires. Ce n'est pas encore, pour reprendre l'expression d'Hoffmann, une idéologie « globale ». Quand ce ne serait que parce qu'il dresse les peuples les uns contre les autres, alors que le communisme, le socialisme, le libéralisme politique et économique prétendent au contraire les rapprocher.

D'un matérialisme à l'autre

Aussi bien est-ce l'idéologie libérale qui mérite le plus aujourd'hui l'épithète « globale », puisque l'immense majorité des quelque cent quatre-vingts pays membres des Nations unies se réclament désormais de la démocratie. Les dictatures ont disparu non seulement d'Europe, mais d'Amérique du Sud, l'Asie se démocratise, l'Afrique elle-même voit s'étendre le champ du multipartisme. Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes si le volet économique du libéralisme ne grinçait pas de plus en plus. C'est pourtant là que se trouve, avec le mobile du profit, le principal moteur de nos sociétés, avec l'arbitrage du marché, leur principal juge de paix.

Le matérialisme « historique » ou « dialectique » enterré, demeure le matérialisme tout court, autrement dit la vénération du veau d'or. L'*ultima ratio* est là, même si l'humanité est heureusement encore capable de prouver, surtout devant le malheur, son... humanité. Même en tenant compte du retour sous des formes diverses – et d'ailleurs, à l'occasion, conflictuelles – des religions traditionnelles, ce n'est manifestement pas assez pour répondre aux besoins de cette fin de siècle.

En s'appropriant à leur refus leurs voix, la majorité des Français semblent rendre les socialistes responsables de l'actuelle déprime. Mais, outre qu'il est parfois difficile de voir en quoi ils sont, aujourd'hui encore, socialistes, la situation est bien pire en Grande-Bretagne après douze années de pouvoir conservateur – le *Financial Times* parle de paralysie – ou en Italie après des décennies de démocratie officiellement « chrétienne ».

A bien des égards, et notamment en ce qui concerne l'endettement, les problèmes de société, on

en dire autant des Etats-Unis après trois mandats présidentiels de la droite républicaine. Deux ans après la réunification de son pays, M. Kohl, qui n'a rien d'un homme de gauche, est voué aux gémonies. Quant à la Suède, le gouvernement le plus libéral qu'elle se soit jamais donné fait face à une telle crise qu'il a dû, comme l'a signalé Paul Fabra (5), nationaliser pratiquement certaines banques. Ne parlons pas de la Russie et des démocraties qui ne sont plus « populaires ». En fait, à part Taïwan, certains pays d'Asie du Sud-Est et, grâce à la zone nord-américaine de libre-échange, à laquelle vient de se rallier Clinton, le Mexique, il n'est guère de pays qui ne doive faire face aujourd'hui à un ralentissement général. Tout le monde attend bien sûr une « reprise », mais le temps qu'il lui faut pour se produire nourrit le pessimisme, la rancœur, les frustrations, et met en évidence l'incapacité du libéralisme, quelle qu'il ait été, quelle que sera sans doute encore, son efficacité économique, à répondre à bien des questions que l'homme ne cesse de se poser à lui-même. L'autre matérialisme ayant, lui, fait complètement faillite pour avoir pratiquement tué toute motivation, il est grand temps de se donner des objectifs plus mobilisateurs si l'on veut éviter que la logique de la loi de la jungle ne conduise au retour des grands prédateurs tout disposés à imposer leur « ordre » à eux. De Belgrade à Téhéran, en passant par Damas, Bagdad ou Kaboul, il en est plus d'un qui pointe déjà le nez. Et l'on ne parle pas de ceux qui, mafiosis, trafiquants de drogue, d'armes, d'influence, opèrent dans l'ombre.

Dès décembre 1988, Gorbatchev, arrivé au pouvoir convaincu que le communisme avait réponse à tout et qu'il suffisait, pour assurer son succès, de le débarrasser des scories stalino-brejnéviennes, en venait devant les Nations unies à la conclusion que « la vie nous force à abandonner les stéréotypes et les idées vieilles ». Son président du conseil, Nikolaï Rijkov, allait plus loin en déclarant quelques jours plus tard – avec quelle modestie ! – « commencer à comprendre que les valeurs humaines universelles et la survie même de notre civilisation sont les principales choses au monde ».

Ils ont l'un et l'autre passé la main. Leur propos reste vrai : c'est seulement dans cette direction-là, dans celle d'un énorme effort pour répondre ensemble aux défis auxquels doit faire face l'humanité tout entière, pour rendre cette Terre à tous égards en un mot plus habitable, qu'on a une chance de trouver les repères, et donc les amarres, dont le besoin se fait si fort sentir. On n'a évidemment aucune chance d'y parvenir si l'on ne se persuade pas que, dans un « village planétaire » bientôt peuplé de six milliards d'habitants, tout droit, tout privilège comporte sa contrepartie de devoirs.

ANDRÉ FONTAINE

(2) Synthèse annuelle de l'actualité mondiale publiée par l'Institut français des relations internationales, sous la direction de Thierry de Montbrial, Ramses 93 vient de paraître aux éditions Dunod.

(3) Dans l'*Idéologie allemande*, la définition s'applique littéralement, et dans un esprit polémique, à l'*historiographie allemande*, mais le contexte montre que c'est bien cela que Marx et Engels avaient en tête en parlant d'idéologie.

(4) Stanley Hoffmann, *Les Illusions de l'ère mondiale*, Esprit, août-septembre